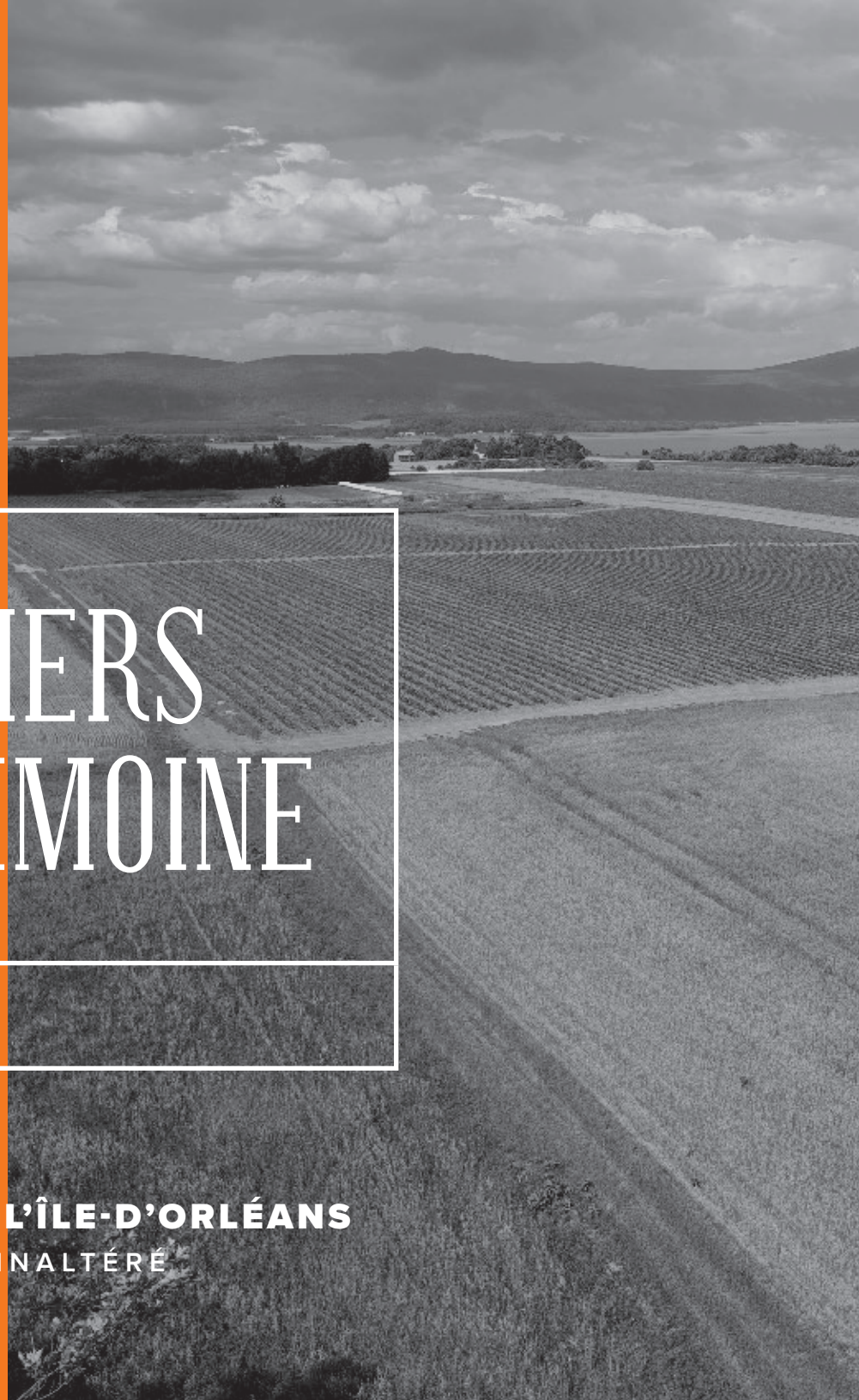


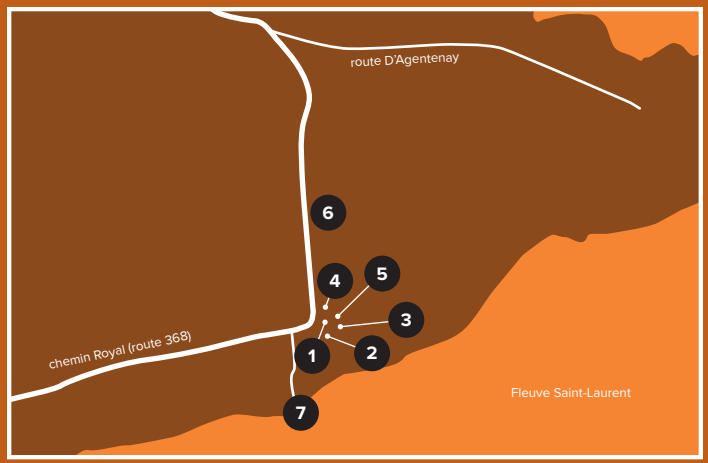
LES CAHIERS DU PATRIMOINE

SAINT-FRANÇOIS-DE-L'ÎLE-D'ORLÉANS

UN CARACTÈRE RURAL INALTÉRÉ

VILLAGE DE SAINT-FRANÇOIS-DE-L'ÎLE-D'ORLÉANS

1. Église
2. Presbytère
3. Cimetière
4. Mairie (ancienne école)
5. École de Fabrique
6. Tour d'observation
7. Quai



CRÉDITS

RECHERCHES ET RÉDACTION :
Martin Dubois et
Marie-Ève Fiset,
Patri-Arch

SUIVI DU PROJET :
Marie-Andrée Thiffault,
Brigitte Robinet et
Marie-Maude Chevrier,
MRC de L'Île-d'Orléans
Pierre Lahoud,
historien et photographe

PHOTOGRAPHIES :
Pierre Lahoud
Patri-Arch
Camirand Photo
Bernhardt Beaudry
Catapulte Design
Michel Julien
Mary Plante Pierre

PHOTOGRAPHIES ANCIENNES :
Lorsque leur source n'est pas indiquée, les photographies d'archives sont tirées de l'ouvrage *L'île d'Orléans: aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française* de Michel Lessard, avec la collaboration de Pierre Lahoud (Éditions de l'Homme, 1998).

RÉVISION LINGUISTIQUE :
Sylvie Bernard

CONCEPTION GRAPHIQUE :
Caméléon

COLLABORATION :
Antoine Fiset,
Sogides
Henri-Paul Thibault,
historien

Cette série de cahiers a été réalisée dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture et des Communications du Québec et la MRC de L'Île-d'Orléans.

© MRC DE L'ÎLE-D'ORLÉANS
Février 2018
Réédité en octobre 2019
Dépôt légal – 1er trimestre 2018
ISBN 978-2-9809332-6-4

L'ÎLE AUX TRÉSORS

L'expression *l'île aux trésors*, souvent utilisée pour qualifier l'île d'Orléans, rappelle la multitude de trésors patrimoniaux que l'on peut y découvrir. Ce joyau du Québec regorge de bâtiments ancestraux, de contes et de légendes fantastiques, de traces d'un terroir fertile, de chefs-d'œuvre du patrimoine religieux, de paysages grandioses et d'histoires de familles qui sont aux sources de l'Amérique française. Ces trésors, parfois reconnus et protégés, parfois insoupçonnés et fragiles, forment un ensemble indissociable où le territoire, le paysage, l'architecture, le patrimoine matériel et immatériel se mélangent à l'histoire et aux gens pour former une mosaïque unique.

L'île d'Orléans, dont près de 95 % du territoire est à vocation agricole, est un site patrimonial déclaré protégé en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel depuis 1970. Ce prestigieux statut apporte une belle reconnaissance et attire plusieurs visiteurs avides de profiter des charmes de l'île. Avec ce statut patrimonial vient aussi le devoir de protéger et de mettre en valeur ses composantes afin de léguer aux générations futures une île harmonieuse, authentique et vivante.

Cette série de cahiers du patrimoine met en lumière les différentes facettes de l'identité de chacune des six municipalités de l'île, afin que l'ensemble des Orléanais puisse connaître et comprendre le milieu exceptionnel dans lequel ils vivent et participent avec fierté à sa conservation et à sa mise en valeur.

TABLE DES MATIÈRES

PETITE HISTOIRE DE LA MUNICIPALITÉ 4

SAINT-FRANÇOIS AUJOURD'HUI 6

LES PAYSAGES DE SAINT-FRANÇOIS 8

DES PAYSAGES CULTURELS 10

UN HÉRITAGE RELIGIEUX EXCEPTIONNEL 12

D'AUTRES ÉLÉMENTS RELIGIEUX OU INSTITUTIONNELS 14

UNE ARCHITECTURE DE PIERRE 16

D'AUTRES MAISONS DE STYLES VARIÉS 18

DES BÂTIMENTS AGRICOLES 20

UNE TRADITION AGROALIMENTAIRE 22

MÉTIERS TRADITIONNELS D'HIER À AUJOURD'HUI 24

GÉNÉALOGIE 26

PERSONNAGES MARQUANTS 27

TOPONYMIE 28

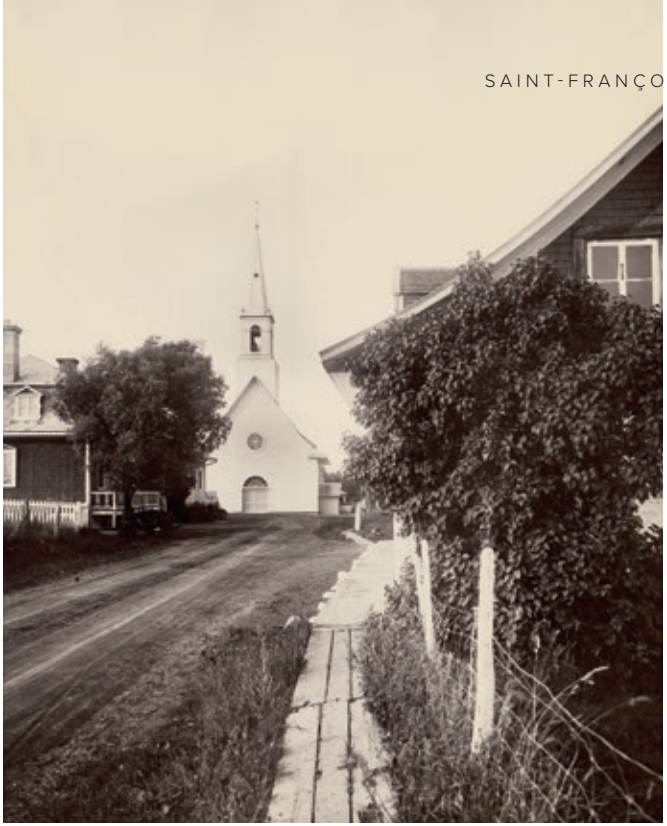
CONTES ET LÉGENDES : L'ÎLE ENCHANTÉE 29

LA PRÉSERVATION DES PAYSAGES ET DU PATRIMOINE BÂTI 30

BIBLIOGRAPHIE 31

PETITE HISTOIRE DE LA MUNICIPALITÉ

En 1652, Louis d'Ailleboust obtient un fief à la pointe est de l'île d'Orléans qu'il nomme «d'Argentenay», du nom d'un village de la région de Champagne, en France. Il s'applique tôt à son exploitation en faisant construire un manoir en pierre dès 1653, puis un moulin et une petite chapelle. La date de construction de cette petite chapelle demeure bien mystérieuse. Elle est assurément en place en 1661, car cette année-là, les Iroquois y dérobent un crucifix de deux pieds de hauteur, qu'ils emportent dans leur village en Iroquoisie, dans l'État de New York. Ce vol est-il motivé par une foi fervente ou par moquerie? Nul ne le sait.



Jadis couverte de vignes sauvages, qui ont suggéré à Jacques Cartier la dénomination d'«île de Bacchus», Saint-François-de-l'Île-d'Orléans voit le jour en 1679 et reçoit le titre de paroisse en 1714, sous la dénomination de «Saint-François-de-Sales». Deux chapelles en bois se succèdent avant la construction, en 1734-1736, de l'église en pierre, que l'on peut toujours admirer aujourd'hui. Pendant un temps, elle a servi, avec le presbytère, d'hôpital et de quartier général aux troupes britanniques installées à cet endroit en 1759. Le choix d'établir un campement sur la pointe de Saint-François est stratégique. Sa position ouverte sur le fleuve permet aux Britanniques de voir arriver les vaisseaux envoyés pour prêter main-forte à l'armée française. Après ces événements, Saint-François coule des jours plus paisibles avec ses habitants, qui tirent essentiellement leur subsistance de l'agriculture.

LE VOCABLE DE « SAINT-FRANÇOIS »

Cette dénomination célèbre le souvenir de François Berthelot, comte de Jouy et de Saint-Laurent, conseiller au Parlement de Paris et seigneur de l'île d'Orléans (1675) au moment de la création de la paroisse. Elle évoque également la mémoire de Saint François de Sales (1567-1622), auteur remarqué de l'Introduction à la vie dévote (1608 et 1619) et du Traité de l'amour de Dieu (1616), canonisé en 1665.

SAINT-FRANÇOIS AUJOURD'HUI

Saint-François englobe la pointe est de l'île et peut s'enorgueillir de comprendre, dans ses limites, les îles Madame et au Ruau, dont on peut apercevoir le profil du haut de la tour d'observation, qui offre des vues à couper le souffle sur le panorama environnant et le cap Tourmente. La vaste pointe sauvage de Saint-François accueille une faune ailée diversifiée qui vient s'y abriter et s'y nourrir. C'est environ à cette hauteur que la mer rencontre l'eau douce, favorisant une bonne diversité de poissons comme l'esturgeon, l'anguille et le bar.

La pointe de Saint-François est manifestement toujours ancrée dans son passé agricole. On y cultive les pommes de terre, les fraises, et surtout les poireaux. Aujourd'hui, de nouvelles cultures et des élevages particuliers renouvellent quelque peu les traditions agricoles. Cette omniprésence de l'agriculture est un trait distinctif de Saint-François qui s'inscrit jusque dans un noyau villageois qui est, pour cause, plus faiblement densifié que les autres villages de l'île d'Orléans, dotés de maisons d'artisans, de pilotes et de villégiateurs. Comme à Sainte-Famille, on trouve à Saint-François une grande concentration de maisons en pierre du Régime français. Pour toutes ces raisons, la moins populeuse des municipalités de l'île n'en est pas pour autant la moins attrayante.

Saint-François
de-l'Île-d'Orléans
BIENVENUE

LES PAYSAGES DE SAINT-FRANÇOIS

La pointe d'Argentenay à l'est de l'île d'Orléans

La municipalité de Saint-François, à l'extrémité est de l'île, offre des paysages spectaculaires et variés. Ce territoire prend la forme d'une grande pointe qui s'avance dans le fleuve, tel un éperon, et inclut de larges battures comprises entre l'escarpement et la rive fluviale. Le plateau, divisé en longues bandes de terre, est principalement occupé par des activités agricoles. Deux îles, faisant aussi partie de la municipalité de Saint-François, montent la garde en aval du chenal sud.

L'île Madame, au premier plan, et l'île au Ruau, un peu plus en aval du fleuve Saint-Laurent

L'ÎLE MADAME

Ancrée dans le Saint-Laurent entre la pointe d'Argentenay et Berthier-sur-Mer, sur la rive sud, l'île Madame servait autrefois de pâturage. Samuel de Champlain, géographe, explorateur et fondateur de Québec, aurait repris le nom d'une île située à l'embouchure de la Charente, non loin de Brouage, son lieu d'origine. En France, sous l'Ancien Régime, « Madame » désignait aussi l'épouse de « Monsieur », le frère cadet du souverain.

L'ÎLE AU RUAU

Cette île, longue de 4 km, limite à l'est la traverse du Nord, qui permet aux navires d'atteindre le chenal des Grands Voiliers, au sud. Champlain avait repéré cette île, qui servait déjà de « marque pour suivre le chenal »; en 1626, il l'a baptisée « Isle au Ruos ». Le mot ruau dériverait du latin rivus, qui signifie « bras secondaire se formant dans le lit d'un cours d'eau », en référence à la traverse du Nord. Des récifs schisteux relient les îles Madame et au Ruau. Ces écueils à fleur d'eau nous rappellent que la navigation sur le fleuve est dangereuse.

Le rivage marqué par des anses et des pointes

Le plateau est essentiellement cultivé ou boisé.

PAYSAGES MARITIMES ET AGRICOLES

Une succession d'anses et de pointes marquent le rivage de Saint-François sur les deux versants de la pointe orientale de l'île. Des battures y offrent des habitats propices à plusieurs espèces d'oiseaux. Contrairement aux autres municipalités de l'île, qui sont implantées près de chenaux étroits, Saint-François offre des vues sur l'immensité du fleuve, qui s'élargit de façon importante passé la pointe d'Argentenay. Sur le plateau surélevé, le paysage est surtout marqué par de vastes parcelles en culture, qui offrent des vues dégagées sur le paysage lointain. Quelques zones boisées complètent cette mosaïque végétale s'avançant dans le fleuve.

UNE OCCUPATION SUR DEUX VERSANTS

Saint-François se distingue en occupant les deux versants de l'île sur sa pointe est. D'ailleurs, le chemin Royal qui ceinture le territoire insulaire est communément appelé «rang Nord» et «rang Sud», selon qu'on se trouve d'un côté ou l'autre de l'île. Les productions agricoles varient également en fonction des sols argileux au nord et sablonneux au sud.

Des clôtures de perches

LES CLÔTURES DE PERCHES

De tradition très ancienne, les clôtures rustiques réalisées à partir de perches de cèdre servant à délimiter les pâturages sont de plus en plus rares sur l'île d'Orléans. C'est à Saint-François qu'il en subsiste le plus, ce qui contribue à la préservation des paysages champêtres.

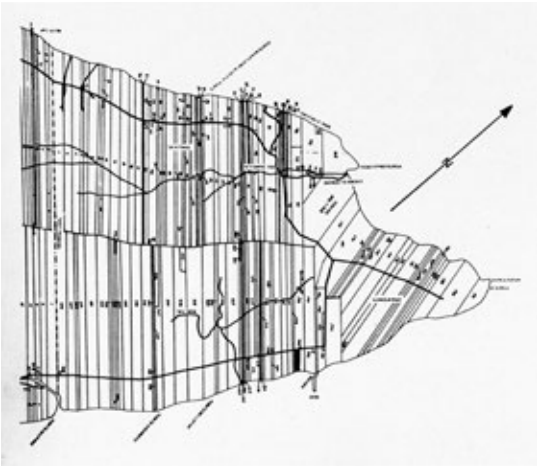
Le territoire de Saint-François et l'île Madame

DES PAYSAGES CULTURELS

Les paysages culturels, qui allient la nature et l'empreinte qu'y a laissée l'être humain, expriment l'intime relation des peuples avec leur environnement. Façonnée par des facteurs naturels et par des activités humaines, l'île d'Orléans est un paysage culturel en soi. Certaines de ses composantes peuvent également être qualifiées de «paysages culturels», tels le parcours du chemin Royal et le noyau villageois de Saint-François.

UN CADASTRE ANCIEN

La division cadastrale des terres en longues bandes étroites perpendiculaires au fleuve est présente depuis le Régime français. Dans le système seigneurial, les terres s'étendaient de la rive jusqu'au mitan, ou trécarré, au milieu de l'île. Ce mode de distribution des terres permettait à tous les habitants d'avoir accès au fleuve. Encore aujourd'hui, cette particularité de l'occupation du sol forge l'identité paysagère de l'île d'Orléans. À Saint-François, la forme triangulaire de la pointe d'Argentenay a favorisé une orientation différente des terres, disposées exceptionnellement en oblique. Cela est visible sur une carte des cadastres ou du haut des airs. La route d'Argentenay s'avance sur la pointe pour desservir ces terres cultivées depuis plus de trois siècles.



La division cadastrale des terres à Saint-François. Les terres de la pointe d'Argentenay sont disposées en oblique.

Le noyau villageois de Saint-François en forme d'équerre

La tour d'observation de Saint-François

Vue spectaculaire vers l'est du haut de la tour d'observation

UN VILLAGE EN ÉQUERRE

Le noyau villageois de Saint-François a la particularité d'être en forme d'équerre. En effet, contrairement à la majorité des autres villages de l'île, qui sont implantés de façon linéaire le long du chemin Royal, Saint-François est sis à l'endroit où le chemin tourne à 90 degrés. Il en résulte un ensemble plus compact, où la façade de l'église paroissiale est située directement au bout de la perspective du chemin Royal.

UN TOUR D'HORIZON

L'un des principaux attraits touristiques de Saint-François est la tour d'observation de sa halte routière, qui dévoile un panorama spectaculaire sur 360 degrés. Du haut de ses 98 marches, cette structure en bois offre des vues sur les terres de Saint-François, le cap Tourmente, le mont Sainte-Anne et l'archipel de Montmagny, dont font partie les îles Madame et au Ruau. À cet endroit, le fleuve est dix fois plus large qu'en face de Québec et ses eaux deviennent salées. Des panneaux d'interprétation indiquent aux visiteurs les composantes du paysage à ne pas manquer.

Maison ancienne devant le mont Sainte-Anne

DES DÉCORS DE CARTE POSTALE

La présence de plusieurs éléments naturels et culturels qui se côtoient crée des paysages dignes de cartes postales. Des maisons ancestrales avec le fleuve et les montagnes en arrière-plan ou des bâtiments agricoles dans des perspectives visuelles remarquables participent au cachet champêtre de Saint-François, encore peu touché par l'urbanisation et les développements domiciliaires.

UN HÉRITAGE RELIGIEUX EXCEPTIONNEL

Le patrimoine religieux de l'île d'Orléans est riche et diversifié. Saint-François ne fait pas exception. Sa pièce maîtresse, l'église paroissiale, jouxtant son cimetière et son presbytère, a connu une histoire mouvementée.

L'ÉGLISE

Construite entre 1734 et 1736 pour remplacer une église en bois datant de 1707, l'église en pierre dédiée à Saint François de Sales est classée immeuble patrimonial en 1957. Typique des églises de campagne du 18e siècle, elle est simple et de dimensions modestes. Il n'en demeure pas moins qu'elle contenait autrefois des éléments remarquables. Le tabernacle du maître-autel était l'œuvre des frères Levasseur. Le magnifique décor intérieur et le retable avaient été réalisés par André Paquet, Raphaël Giroux et Léandre Parent, d'après les plans de l'architecte Thomas Baillairgé. La chaire et le dorsal du banc d'œuvre avaient quant à eux été sculptés par Louis-Xavier Leprohon.

UN TRAGIQUE ACCIDENT DE LA ROUTE

Dans la nuit du 1er juin 1988, une automobile lancée sur la route s'écrase contre la façade, défonce les grandes portes du petit temple, s'enflamme et met le feu au mobilier, qui se transforme bientôt en un brasier incontrôlable. Tout l'intérieur de l'église, dont les œuvres d'art inestimables, est une perte totale.

LA RECONSTRUCTION

L'église est reconstruite en 1992 à partir des murs en pierre restés debout après l'incendie. Son toit, son clocher et ses ouvertures ont été reconstitués pour lui redonner l'aspect extérieur qu'elle avait toujours eu. L'intérieur a quant à lui été reconstruit dans un style plus actuel, en misant sur la simplicité et le dépouillement de l'architecture. Un muret de pierres, construit devant la façade avant, protège dorénavant l'église d'un véhicule qui n'arriverait pas à négocier le virage vers le nord.

UN GRAFFITI HORS DU COMMUN

Durant la guerre de la Conquête de 1759, l'église de Saint-François est réquisitionnée par l'envahisseur britannique et sert d'hôpital et d'infirmerie pour accueillir les soldats blessés de Wolfe. Lors des travaux de restauration qui suivent l'incendie de 1988, un mystérieux graffiti est découvert sous le crépi qui recouvre l'embrasure de la porte latérale. Celui-ci est signé par David Chapman, second artilleur du Neptune, vaisseau-amiral de la flotte de Saunders ancré près de la pointe est de l'île. Ce témoignage tangible de l'Occupation de 1759 est dorénavant mis en valeur dans l'église restaurée.

LE PRESBYTÈRE

Prenant la forme d'une belle maison traditionnelle québécoise d'influence néoclassique, le presbytère de Saint-François est doté d'une façade en pierre et d'une longue galerie ornée de boiseries. Son toit recourbé, revêtu de bardeaux de cèdre, est percé de lucarnes disposées avec symétrie. Une chocolaterie occupe dorénavant cette maison curiale, qui forme un bel ensemble avec l'église voisine.

LE CIMETIÈRE

La plus vieille partie du cimetière de Saint-François est comprise, avec l'église, dans l'enclos paroissial ceinturé d'un muret de pierres. Une section réservée aux enfants est située derrière le chevet arrondi du lieu de culte. La partie plus récente du cimetière, se prolongeant vers l'arrière, est dotée d'un calvaire orné de deux personnages et entourée de grands arbres.

D'AUTRES ÉLÉMENTS RELIGIEUX OU INSTITUTIONNELS

LA CHAPELLE DE PROCESSION

À l'ouest du noyau villageois, une chapelle de procession en bois marquait autrefois l'entrée de Saint-François. Disparue pendant quelques décennies, cette chapelle a été reconstituée dans les années 1990 grâce à la générosité d'un propriétaire de l'endroit. Dans le passé, la chapelle accueillait des fidèles lors de processions religieuses comme la Fête-Dieu.

UN CHEMIN PARSEMÉ DE CROIX

En plus de commémorer un événement ou d'exprimer un vœu, les croix de chemin constituent des points de repère familiers dans le paysage. Plantés le long de la route ou à l'intersection de deux voies publiques, ces éléments patrimoniaux étaient autrefois entretenus par une famille ou un groupe de paroissiens. Si certaines croix sont de facture très simple, d'autres sont ornées de divers instruments qui rappellent la Passion du Christ, dont le marteau et les clous qui ont servi à crucifier Jésus, l'éponge fixée au bout d'un roseau, la lance, les pinces (ou tenailles) ainsi que l'échelle. Le titulus, sur lequel est inscrit « INRI », est également un élément fréquent sur les croix de chemin.

L'ÉCOLE DE FABRIQUE

Érigée vers 1830, la vieille école du village reprend la forme d'une grande habitation rurale. Sa construction découle de l'adoption, en 1824, de la loi dite «des écoles de fabrique», qui permet aux fabriques d'implanter des écoles élémentaires sur leur territoire. La loi les autorise aussi à utiliser jusqu'à 25% de leurs revenus pour assurer le financement de l'éducation des jeunes de la paroisse. Classée immeuble patrimonial, l'ancienne école abritait également une salle des habitants. Se trouvant autrefois à l'emplacement de la mairie, l'école a été déménagée sur son site actuel en 1959. De nos jours, le bâtiment abrite un centre d'artisanat et une confiserie.

DES ÉCOLES DE RANG

Le territoire de Saint-François comptait, jusque dans les années 1960, quelques écoles de rang. Si, au départ, ces écoles prenaient la forme d'habitations, de nouveaux modèles architecturaux font leur apparition au début du 20e siècle. À partir de ce moment, le Département de l'instruction publique de la province de Québec fournit des plans standardisés d'école aux commissions scolaires. Ces bâtiments, mieux adaptés à l'enseignement, se démarquent ainsi des habitations voisines par leur forme et leurs grandes fenêtres, comme c'est le cas de l'école du rang Sud. Cette ancienne école est aujourd'hui convertie en résidence.

UNE ÉCOLE CENTRALE

Construite vers 1960, l'école centrale du village regroupe tous les enfants de la municipalité de Saint-François lorsque toutes les écoles de rang ferment leurs portes. Le bâtiment moderne, doté d'une généreuse fenestration, occupe une place de choix dans le village. Toutefois, en raison de la baisse du taux de natalité, l'école devient rapidement trop grande; les enfants sont alors redirigés vers les écoles primaires de Sainte-Famille et de Saint-Jean. La municipalité de Saint-François se porte alors acquéreur de l'école et y aménage le centre Le Sillon, qui regroupe le bureau municipal ainsi que divers locaux pour les loisirs et les activités du Club de l'âge d'or.

La maison Chrétien, vraisemblablement bâtie au 18e siècle, est caractéristique de l'architecture domestique du Régime français, avec son carré en pierre et sa toiture en croupe. Elle a probablement été allongée au courant du 19e siècle, comme c'était souvent le cas à cette époque. Restaurée dans les années 1960, la maison a été classée immeuble patrimonial en 1971.

UNE ARCHITECTURE DE PIERRE

Saint-François est l'une des municipalités de l'île, avec Sainte-Famille, qui compte le plus grand nombre de maisons traditionnelles en pierre. Fiers témoins de la tradition des premiers colons français établis sur le territoire, ces maisons, érigées pour la plupart au 18e et au 19e siècle, font partie intégrante des paysages de l'île. Grâce à un entretien minutieux et à des travaux de restauration, ces belles demeures continuent d'enrichir le patrimoine bâti de l'île d'Orléans.

La maison Asselin est une résidence d'inspiration néoclassique probablement érigée au début du 19e siècle. La résidence en pierre possède un soubassement très dégagé, une toiture en croupe et des cheminées dans l'alignement des murs latéraux. Classée immeuble patrimonial, cette maison participe au riche patrimoine bâti de Saint-François.

La maison Imbeau, également classée immeuble patrimonial, est une résidence d'inspiration française érigée au début du 18e siècle. La maison de ferme en pierre est possiblement le résultat d'un agrandissement effectué au 19e siècle. Sa toiture à deux versants recouverts de bardeaux de cèdre ainsi que toutes ses composantes architecturales sont entretenues avec soin.

DES MAISONS VENUES D'AILLEURS

L'île d'Orléans compte quelques maisons qui ne sont pas originaires de l'endroit. Pour certains amoureux du patrimoine, acheter des maisons anciennes menacées de démolition ou laissées à l'abandon et les mettre en valeur en les déplaçant sur des sites jugés plus appropriés est le geste ultime pour sauver ces richesses collectives québécoises. C'est le cas de ces deux maisons voisines de Saint-François, dont plusieurs composantes proviennent de régions avoisinantes. Leur structure en bois pièce sur pièce a été entièrement démontée, puis transportée sur leur site actuel et remontée. Ces maisons rurales, qui illustrent bien les modèles d'habitations du 18e siècle, sont tout à fait compatibles avec l'environnement historique de l'île d'Orléans.

Cette maison, provenant de la plaine côtière de Bellechasse, a été déménagée à son emplacement actuel, puis restaurée dans les années 1990. Elle possède toutes les caractéristiques d'une maison du Régime français avec son carré trapu, sa toiture revêtue de bardeaux de cèdre et dont les croupes latérales sont presque verticales, la cheminée massive en pierre et les fenêtres à petits carreaux. Ici, la structure en bois pièce sur pièce est protégée par un revêtement de planches verticales et de bardeaux de bois.

Cette maison a été reconstruite à partir de composantes provenant de la Côte-de-Beaupré, juste de l'autre côté du chenal nord. Ici aussi, il s'agit d'un témoin éloquent de l'architecture du 18e siècle : carré allongé bien assis au sol et haute toiture en croupe. Les contrevents, qui permettent d'obstruer les ouvertures de l'extérieur, ont été reconstitués avec soin, tout comme les épis de faîtage situés à chaque extrémité de la toiture.

QU'EST QU'UN ÉPI DE FAÎTAGE ?

Dans l'architecture domestique traditionnelle, cette excroissance au sommet des toitures en croupe est formée par le prolongement du poinçon de la charpente se trouvant à la rencontre des arêtes. Le poinçon est une pièce de charpente très sollicitée par le soutien de plusieurs arbalétriers, et qui doit être surdimensionnée et prolongée à l'extérieur. De nos jours, lors de la reconstitution de maisons « à la française », cet élément a davantage une fonction ornementale que structurale.

D'AUTRES MAISONS DE STYLES VARIÉS

Cette maison traditionnelle québécoise d'influence néoclassique aurait été construite au milieu du 19e siècle. Ce style de maison est une belle synthèse entre la tradition française (plan rectangulaire, toit à deux versants) et la tradition britannique (symétrie, toit recourbé, présence d'une galerie, décor néoclassique). La façade de la maison est revêtue de briques et la toiture est recouverte de bardeaux de cèdre.

En plus d'abriter des maisons en pierre du Régime français, Saint-François regorge de maisons anciennes datant des 19e et 20e siècles qui adoptent différents courants architecturaux. L'architecture domestique permet ainsi de dresser l'évolution de l'habitation québécoise à travers les époques, les influences, les modes de construction et les adaptations au climat.

Cette grande maison de ferme bâtie au 19e siècle possède toutes les caractéristiques de l'architecture traditionnelle québécoise d'influence néoclassique avec son grand toit recourbé, sa longue galerie et sa symétrie parfaite. Son décor recherché, composé de boiseries ornementales aux garde-corps, à la base du toit et aux ouvertures, dénote également une influence de l'architecture victorienne.

Dans les années 1870 apparaît un nouveau courant, qui deviendra très populaire dans les décennies suivantes. La toiture mansardée d'influence Second Empire, apparue d'abord sur les bâtiments institutionnels (couvents, hôtels de ville, etc.), puis sur les maisons bourgeoises, est rapidement adoptée sur des résidences plus modestes. En effet, on trouve à Saint-François un grand nombre de maisons arborant cette toiture brisée, qui comporte une pente très abrupte à la base, souvent recourbée, appelée « brisis ». La pente plus douce de la partie supérieure est appelée le « terrasson ». La mansarde peut se déployer sur deux versants, comme ici, ou sur les quatre versants de la toiture.

Cette résidence au toit à quatre versants presque plats est typique des maisons issues du courant cubique. Les deux rangées de fenêtres non alignées entre elles suggèrent qu'il pourrait s'agir d'une maison plus ancienne à toit à deux versants qui a été surélevée d'un étage au début du 20e siècle. Les éléments en fonte qui composent les garde-corps de la galerie sont fréquents dans l'architecture de l'île d'Orléans.

Cette résidence, qui logeait à l'origine deux familles, aurait été construite dans les années 1930 alors que les toits plats font de plus en plus d'adeptes. Dotée d'une galerie en façade et de fenêtres à battants munies d'imposte, la maison est revêtue de « papier-brique », un matériau apparenté à du bardeau d'asphalte imitant l'aspect de la brique qui était très en vogue jusque dans les années 1960. Aujourd'hui absent du marché, ce matériau est en voie de disparaître.

De 1920 à 1950, un nouveau modèle de maison s'avère très populaire à l'île. Il s'agit de la maison Boomtown, modèle d'origine américaine caractérisé par un toit plat et la présence d'un parapet ornementé au sommet de la façade. Offrant deux étages complets, ce type de maison est rendu possible grâce aux avancées dans le domaine des membranes d'étanchéité, qui permettent dorénavant la construction de toit plat ou à très faible pente. Dotées d'une galerie couverte, les maisons Boomtown sont économiques et faciles à construire en raison de leur charpente légère.

QU'EST QU'UN PARAPET ?

Sur les maisons à toit plat issues du courant Boomtown, le parapet est la partie des façades qui s'élève au-dessus du toit et qui sert de couronnement au bâtiment. Souvent ornementé par un découpage en gradins ou en pyramide, le parapet participe au décor architectural de la maison au même titre que les encadrements des fenêtres, appelés « chambranles », et les boiseries agrémentant les galeries.

DES BÂTIMENTS AGRICOLES

La vocation agricole de Saint-François, qui perdure depuis des siècles, a laissé à travers le temps des dépendances agricoles et des bâtiments secondaires. Ces constructions témoignent de la vie rurale d'autrefois et de l'évolution de l'agriculture. Les fermes qui jalonnent toujours le territoire de Saint-François poursuivent la tradition agricole et fournissent des produits du terroir qui font la renommée de l'île.

Plusieurs anciennes granges-étables marquent encore le paysage de Saint-François. Revêtus de planches de bois verticales et de bardeaux de cèdre, comme l'illustre la photo ci-contre, ces bâtiments sont percés de nombreuses ouvertures – fenêtres, trappes, lucarnes, grandes portes de grange et portillons – afin de répondre à différents besoins. Souvent peintes de couleurs contrastantes, elles offrent lumière, aération et accès aux espaces intérieurs.

Ce modèle de grange-étable à toit brisé est courant à Saint-François. Le pont et la grande ouverture permettant d'accéder à l'étage supérieur du bâtiment, là où est engrangé le foin nécessaire à l'alimentation du bétail, s'appellent un « garnaud ».

Ce bâtiment est un ancien poulailler qui se distingue des autres bâtiments de la ferme par ses nombreuses fenêtres. Les poules, qui pondent selon les cycles du jour et de la nuit, profitent ainsi de la lumière naturelle. Ces fenêtres, habituellement orientées en direction du sud, ont aussi comme fonction de chauffer le bâtiment en laissant entrer les chauds rayons du soleil.

L'île d'Orléans ne compte que quelques bâtiments secondaires en pierre, dont des laiteries. Les murs épais en maçonnerie conservent bien la fraîcheur. De plus, la laiterie ne possède que de petites ouvertures, qui ne permettent pas à la chaleur d'entrer. Elle est souvent positionnée à l'ombre d'un autre bâtiment ou sous des arbres, toujours dans le but de conserver le lait de la ferme bien au frais.

Le territoire de Saint-François est parsemé de bâtiments secondaires, comme cette remise située derrière une maison du chemin Royal. Servant à divers usages, ces constructions secondaires s'harmonisent généralement avec la résidence à laquelle elles sont rattachées grâce à leurs couleurs et à leurs matériaux.

LES GIROUETTES

Placée au sommet des bâtiments, la girouette tourne autour d'un axe pour indiquer la direction des vents. Elle présente habituellement la silhouette d'un animal de la ferme (cheval, coq, vache, etc.) découpée dans une plaque métallique. Anciennement l'œuvre d'un forgeron, la girouette a aujourd'hui indéniablement une fonction ornementale. De nos jours, les ferronniers d'art peuvent fabriquer ou réparer des girouettes en métal ouvré.

UNE TRADITION AGROALIMENTAIRE

L'île d'Orléans est surnommée «le jardin de Québec». Ses produits agricoles ont une renommée exceptionnelle et se retrouvent sur les tables des plus grands restaurants de Québec ainsi que dans les assiettes de milliers de Québécois. La municipalité de Saint-François participe activement à cette réputation en raison de ses exploitations agricoles diversifiées, notamment la production de poireaux, de pommes de terre et de fraises, et des productions émergentes. En effet, forte de quelques siècles de tradition agricole, Saint-François sait tirer son épingle du jeu dans l'industrie agroalimentaire grâce à des producteurs innovants. De nouvelles cultures et de nouveaux élevages permettent de consolider cette longue tradition et de valoriser le terroir orléanais.

Faisant partie de la famille des liliacées, le poireau est originaire de France. Il s'agit d'une culture importante de Saint-François en raison de la qualité du sol nécessaire à sa culture, que l'on retrouve surtout du côté nord de la municipalité. Les mauvaises langues d'autrefois avaient d'ailleurs l'habitude de surnommer les habitants de Saint-François du nom de ce légume.

L'agrotourisme est une activité de premier plan pour le territoire de l'île d'Orléans. Les visiteurs qui recherchent l'authenticité des produits aiment s'approvisionner directement à la ferme ou dans les kiosques en bordure de la route. Parmi les établissements qui transforment les produits et qui participent au développement de l'agrotourisme à Saint-François, notons une chocolaterie, une confiserie, un producteur d'agneau et une lavanderaie.

La Seigneurie de l'Île d'Orléans et ses champs de lavande.

Selon la légende locale, la vigne sauvage qu'on aperçoit à proximité du village serait la même qui a valu à l'île d'Orléans son premier nom d'« île de Bacchus », donné par Jacques Cartier lors de la découverte du territoire. Aujourd'hui, des producteurs introduisent la culture de la vigne dans plusieurs municipalités de l'île. La production viticole de l'île est de plus en plus réputée et primée.

La production ovine et caprine était pratiquement inexistante à l'île d'Orléans, même si, à l'époque, certains cultivateurs élevaient quelques moutons pour leur subsistance. Des producteurs orléanais ont récemment introduit l'élevage de l'agneau et du chevreau à des fins de boucherie, notamment à Saint-François, où l'on compte également un troupeau de chèvres laitières destinées à la production de fromage.

L'ancienne forge d'Émile Asselin à Saint-François. Musée canadien de l'histoire

Le jeune forgeron Émile Asselin. Musée canadien de l'histoire

MÉTIERS TRADITIONNELS D'HIER À AUJOURD'HUI

LE FORGERON, L'HOMME FORT DU VILLAGE

Nous imaginons habituellement le forgeron comme un homme doté d'une bonne force physique et d'une haute stature. Nous n'avons peut-être pas tort, car il faut une bonne dose de force pour marteler tout au long de la journée le fer chaud sur l'enclume, près d'un feu continuel ravivé par l'action d'un soufflet de cuir et de bois. À l'instar des autres ouvriers des campagnes tels les menuisiers ou les charpentiers, les forgerons peuvent prendre des apprentis pendant deux ou trois ans, en échange d'une maigre rémunération mensuelle. Les apprentis séjournent alors chez leur maître, y étant nourris, logés et blanchis.

Habituellement, le travail du forgeron se fait sur demande, les gens venant à la forge avec un besoin bien précis, qui peut aller de la réparation à la fabrication. Le travail du forgeron est d'une diversité surprenante. En plus de ferrer les chevaux, il fabrique toutes sortes d'objets en fer allant du socle de la charrue aux clenches et aux gonds de porte. Les agriculteurs forment souvent la principale clientèle du forgeron en milieu rural, la forge étant l'un des plus importants métiers de la société traditionnelle québécoise.

LES FORGERONS ASSELIN

Joseph Asselin (avant 1870-après 1905) est originaire de Saint-Casimir, dans la région de Portneuf. Il vient s'établir à Saint-François-de-l'Île-d'Orléans pour apprendre le métier de forgeron auprès de son oncle, David Asselin. Au décès de ce dernier, en 1892, Joseph hérite de ses biens. Il construit l'année suivante une nouvelle boutique de forge plus spacieuse et mieux outillée. Grâce à son savoir-faire et à ses installations neuves, Joseph donne un élan sans précédent à la forge. Il acquiert une remarquable réputation dans l'île d'Orléans, et plusieurs jeunes hommes des paroisses voisines viennent faire leur apprentissage auprès de lui. À sa mort, son fils Émile poursuit le travail de son père à la forge familiale. Forte de cette relève, l'entreprise demeure en fonction jusqu'en 1966, après que trois générations de forgerons s'y sont succédé.

PÊCHEURS ET CHASSEURS : UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Il semblerait que c'est à Saint-François que l'on peut faire les plus florissantes pêches de l'île d'Orléans. Cette activité y est pratiquée depuis les débuts de la colonisation et quelques adeptes en sont encore fervents. À l'époque, la plus populaire est celle de l'anguille, que l'on capture sur les battures au moyen de fascines, un ouvrage de branches dans lequel le poisson se trouve emprisonné. Le bar et l'esturgeon sont pêchés au large avec des filets. Les poissons sont fumés et vendus à petite échelle aux marchés de Québec. Sur les tables, il est présenté en délicieux ragoûts et pâtés. Les grandes familles de pêcheurs de Saint-François sont les Lepage et les Labbé. Encore de nos jours, quelques amateurs taquinent le poisson au quai de Saint-François.

C'est aussi à Saint-François que le gibier constitue une part importante de l'alimentation, plus qu'ailleurs dans l'île d'Orléans, probablement parce que la pointe de l'île est le refuge de nombreux animaux comme les canards et les oies. La viande sauvage est mise en conserve, ou apprêtée en viande hachée ou en rôti. Elle constitue un bon substitut aux viandes habituellement consommées. Les grandes familles de chasseurs sont les Lemelin, les Picard et les Allaire.

GÉNÉALOGIE

LES FAMILLES SOUCHES DE SAINT-FRANÇOIS

Point de départ de 300 familles souches qui ont essaimé partout en Amérique, l'île d'Orléans est l'un des premiers foyers de colonisation en Nouvelle-France. Ce « berceau de l'Amérique française » abrite encore sur sa terre de nombreux descendants de ces familles de pionniers.

Jacques Asselin (1629-1713) vient de Normandie. En 1659, il achète une terre dans la paroisse de Sainte-Famille, près de l'église. Il épouse Louise Roussin à Château-Richer en 1662. Plus tard, Jacques Asselin fait l'acquisition d'une terre, à Saint-François, sur laquelle s'établissent quelques-uns de ses fils, qui ont perpétué le nom d'Asselin dans cette localité.

Pierre Labbé (1643-1709), natif de la région de la Loire, arrive dans la vallée du Saint-Laurent en 1665 comme soldat avec le régiment de Carignan, destiné à combattre les Iroquois. Au retrait des troupes, il décide de rester en Nouvelle-France et épouse à Sainte-Famille, en 1672, Catherine Besnard, qui décède quelques mois plus tard. Pierre achète une terre à Saint-François en 1674, puis épouse Marguerite Meunier, qui lui donne treize enfants entre 1675 et 1701. Il décède en 1709. Pierre Labbé est l'un des premiers Labbé d'Amérique.

FAIT COCASSE

Au temps de la Nouvelle-France, rares sont les personnes issues des classes populaires qui savent signer leur nom. Des gens de métier analphabètes ont une façon bien particulière d'établir leur identité. Robert Paré, le charpentier du premier moulin de Saint-François, pose comme signature le symbole de l'équerre. En 1653, il épouse Françoise Le Houx dans la chapelle des Hurons à l'île d'Orléans (actuellement Sainte-Pétronille). Le couple aura neuf enfants. Leurs descendants sont nombreux au Québec, et se glissent parmi eux des célébrités du monde artistique comme Céline Dion et Diane Tell.

Louis Lepage (1636-1710) est originaire de la région de Bourgogne-Franche-Comté, qui est située près du centre de la France. Il arrive au Canada vers 1661 avec son frère Germain; leur sœur Constance les suit au bout de quelques années. Louis est le serviteur de Charles Legardeur de Tilly pendant trois ans. Les deux frères mettent la main sur des terres dans Saint-François; ils y habitent une même ferme dès 1666. En 1667, Louis épouse Sébastienne Loignon à Québec. Le couple a quatorze enfants, tous nés à Saint-François. Louis Lepage passe le reste de ses jours dans cette localité, y décède en 1710 et y est inhumé.

PERSONNAGES MARQUANTS

LA FAMILLE D'AILLEBOUST

Louis d'Ailleboust est né vers 1612 dans un village de la Champagne. En France, il se taille une réputation d'habile ingénieur militaire. Il y épouse Marie-Barbe de Boullongne en 1638. Très religieux, le couple traverse l'Atlantique en 1643, avec l'objectif de participer à la conversion des Amérindiens. Homme utile et plein de ressources, d'Ailleboust s'investit plutôt dans le développement de la nouvelle colonie. Il occupe le poste de gouverneur de 1648 à 1651, puis de 1657 à 1658. Il décède à Montréal en 1660. Son épouse lui survit durant plusieurs années. Celle-ci concentre ses efforts à la fondation et au rayonnement d'œuvres charitables et de piété. Elle est l'une des bienfaitrices des œuvres de l'Hôtel-Dieu de Québec et cofondatrice de la Confrérie de la Sainte-Famille à Montréal. Le couple n'aura pas d'enfants; leur vœu de continence n'y est sans doute pas étranger.

Reproduction des signatures de Louis D'Ailleboust et de Marie-Barbe de Boullongne, tirée de St-François, île d'Orléans, de Jacques Côté.

Le manoir que Louis d'Ailleboust fait construire en 1653 dans le fief d'Argentenay est en pierre et comporte une toiture en croupe. Le premier moulin qui y est édifié, vers la même époque, est l'œuvre des charpentiers Robert Paré et Jean Espaisse. Les services de ces associés de la Côte-de-Beaupré sont aussi retenus pour la construction d'autres édifices de Québec et de sa région. Une petite chapelle complète le portrait du domaine seigneurial. Il semblerait que ces bâtiments soient ensuite laissés à eux-mêmes puisqu'en 1668, on reproche à la seigneuresse, alors veuve de Louis d'Ailleboust, de ne pas avoir veillé à leur entretien. Il faut dire que les premiers seigneurs de Saint-François résident autant à Montréal qu'à Québec et que la perspective de s'installer sur la pointe est de l'île a pu être écartée en raison de la fréquence des incursions iroquoises. C'est du moins ce qu'invoque la grande dame pour sa défense…

TOPONYMIE

Plusieurs lieux de Saint-François possèdent des toponymes rappelant des habitants de l'endroit, dont les rues Camille-Lepage, Lemelin et Lortie, et les chemins Charles-Allaire et Florent. La rue Labbé et les chemins Roberge, Dallaire et Dion font également référence à d'anciennes familles de Saint-François. La toponymie est ainsi un excellent moyen d'évoquer la mémoire de personnages marquants. D'autres noms, parfois plus poétiques ou inusités, ont aussi été donnés, au fil des siècles, à des lieux ou à des repères géographiques.

- **Allemands (des):** plage qui est située entre la pointe d'Argentenay et l'anse Verte et qui avait été achetée par des Allemands avant la Première Guerre mondiale dans le but d'y faire mouiller des sous-marins.
- **Argentenay:** toponyme qui désigne à la fois une anse, une pointe, une route et toute la section nord-est de Saint-François. Argentenay est le nom du village natal de Louis d'Ailleboust, seigneur de Coulonge et propriétaire de ce fief concédé en 1652.
- **Bellefine:** nom d'une pointe située dans la partie sud de Saint-François.
- **Canards:** nom d'une anse située près de la pointe d'Argentenay, appelée ainsi en raison de l'abondance d'oiseaux migrateurs sur le rivage. Aussi appelée «anse Argentenay» ou, tout simplement, «l'Anse».
- **Croix (de la):** nom d'une pointe située à l'ouest du ruisseau du Moulin dans le secteur d'Argentenay. Aussi connue sous le nom de «pointe du Moulin» ou «pointe de l'Anse».
- **Danneau (à):** pointe située du côté sud de l'île, à mi-chemin entre les pointes Dauphine et Bellefine. Son nom rappelle le souvenir d'un habitant dénommé Danneau, qui s'est établi sur une terre voisine dès 1681.
- **Grande-Côte (la):** nom en usage pour désigner une section du chemin Royal, juste au nord de l'église de Saint-François.
- **Maître-Chantre:** nom d'un chemin qui rappelle le souvenir de Marcel Picard (1920-1994), cultivateur et maître-chantre à l'église de Saint-François pendant 48 ans.
- **Moulin (du):** toponyme qui désigne à la fois un ruisseau, un chemin et une pointe situés du côté nord de la pointe d'Argentenay en souvenir d'un moulin banal qui s'y trouvait au 18e siècle.
- **Oignons (aux):** pointe située du côté nord de l'île, aussi appelée «Grosse Pointe», qui tire son origine d'un oignon sauvage qui poussait à cet endroit.
- **Petit-Cap:** pointe qui s'avance dans le chenal nord de l'île, à la limite des municipalités de Sainte-Famille et de Saint-François.
- **Rang-Nord:** toponyme qui désigne la section nord de Saint-François.
- **Rang-Sud:** toponyme qui désigne la section sud de Saint-François.
- **Vache (à la):** nom d'un ruisseau tributaire du ruisseau du Moulin du côté nord de la pointe d'Argentenay.

Source: Adapté de Jean Poirier, «La toponymie de l'île d'Orléans», dans *Les Cahiers de géographie du Québec*, vol. 6, no 12, 1962, p. 183-199.

CONTES ET LÉGENDES : L'ÎLE ENCHANTÉE

À l'échelle québécoise, l'île d'Orléans est l'un des lieux les plus fertiles en contes et légendes. Probablement en raison de son caractère insulaire et de l'aura mythique qui l'entoure, l'île devient un royaume de lutins et de farfadets, un repaire de loups-garous et de sorciers, ou un éden de fées et de génies, où les chercheurs de trésors et les jeteurs de sorts côtoient le diable et les feux-follets.

LES SORCIERS D'ARGENTENAY

Par son caractère isolé, voire un peu sauvage, le secteur d'Argentenay reste un lieu intrigant et mystérieux pour les gens de la côte. Un spectacle très curieux se présente d'ailleurs à eux du printemps à l'automne alors que des points lumineux apparaissent au moment le plus sombre de la nuit. Comment expliquer le déplacement de ces lueurs mystérieuses autrement que par des mauvais esprits ou des sorciers ? Oui, concluent-ils, les gens d'Argentenay sont un peu sorciers « sur les bords », d'autant plus qu'ils sont toujours les premiers à annoncer l'arrivée des navires venus d'Europe. Avec le sens de l'humour qui les caractérise, les habitants de Saint-François exploitent à profit cette réputation de sorciers pour effrayer les gens un peu crédules qu'ils n'aiment pas.

La réalité chasse toutefois tout le romantisme entourant ce mystère, qui s'explique par le fait que les pêcheurs de Saint-François profitent de la marée basse durant la nuit pour visiter leurs installations de pêche, portant pour s'éclairer un fanal ou un falot de sapin enflammé. Cela peut également être à l'origine des légendes liées aux feux follets, très fréquentes à l'île d'Orléans.

LA COMPLAINTE DES BEAUDOIN

Une longue complainte des noces de 1787, basée sur une véritable histoire, débute par ces lignes :

Peuple chrétien, écoutez la complainte
D'un honnête homme qui vient de s'marier
Par un dimanche, la veille de ses noces,
À la grand'messe on l'a vu communier…

Suivent douze couplets qui racontent les péripéties d'un terrible drame. Louis Beaudoin, jeune cultivateur de Saint-François-de-l'Île-d'Orléans, épouse sa fiancée Agnès Paré à l'église de Saint-Joachim, sur la Côte-de-Beaupré, le 15 octobre 1787. Après la noce, les jeunes mariés, accompagnés de parents et amis, s'embarquent à Beaupré dans une chaloupe pour se rendre à Saint-François, où les réjouissances doivent se poursuivre. À quelques mètres de toucher terre, un coup de vent subit fait chavirer l'embarcation. Des quinze personnes à bord, treize se noient, dont le jeune couple. Longtemps après, à Québec, on chante la complainte par laquelle un ami des défunts rappelle la tragédie. Cette complainte est d'ailleurs citée par Germaine Guèvremont dans Le Survenant.

LA PRÉSERVATION DES PAYSAGES ET DU PATRIMOINE BÂTI

L'île d'Orléans est un territoire protégé en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel en raison de sa valeur historique, paysagère, architecturale et emblématique. Ce statut particulier ne signifie pas qu'aucune intervention (construction, modification, rénovation, etc.) ne peut être faite. Toutefois, les interventions doivent tenir compte des caractéristiques particulières de l'île afin de préserver et mettre en valeur ce qui la rend unique, ce qui en fait un milieu de vie exceptionnel.

Une attention particulière doit donc être portée aux gestes posés afin que les changements se fassent de façon harmonieuse et en continuité avec ce qui existe déjà. C'est pourquoi une évaluation de chaque projet est réalisée par les autorités compétentes afin de s'assurer de sa conformité aux principes et aux critères d'intervention. Le Plan de conservation du site patrimonial de l'Île-d'Orléans peut servir de guide lorsque vient le temps de poser des gestes pouvant modifier le paysage ou l'architecture de l'île. N'hésitez pas à vous y référer.

L'AGRICULTURE

À Saint-François comme ailleurs sur l'île d'Orléans, l'agriculture est une activité importante qui façonne les paysages. Le cadastre ancien qui structure le territoire, les champs en culture qui offrent des panoramas grandioses et les bâtiments de ferme qui ponctuent la plupart des perspectives visuelles sont quelques-uns des éléments qui participent à l'intérêt du site patrimonial. L'agriculture est en perpétuel changement en raison des méthodes de culture et d'élevage qui évoluent sans cesse ainsi que des bâtiments et des équipements qui doivent s'adapter à la réalité des producteurs. Comment alors concilier production agricole et conservation des paysages de l'île d'Orléans?

Il convient d'intervenir dans une certaine continuité, en misant sur l'intégration douce des nouveaux bâtiments aux ensembles de ferme existants, en s'inspirant des formes, des gabarits, des matériaux et de l'implantation des bâtiments anciens lorsque vient le temps de les agrandir ou d'ajouter de nouvelles structures, et en tentant de camoufler des éléments discordants par des aménagements respectueux de la topographie. Cultiver dans un milieu patrimonial comme l'île d'Orléans ne signifie pas qu'il faille renoncer aux méthodes modernes. Il faut cependant être plus sensible à chaque geste posé afin de ne pas altérer le paysage et préserver autant que possible les terres et l'héritage bâti que nos ancêtres nous ont légués pour que nous puissions les transmettre à notre tour aux générations futures.

RECOMMANDATIONS INSPIRÉES DU PLAN DE CONSERVATION DU SITE PATRIMONIAL DE L'ÎLE-D'ORLÉANS

- → **Ne pas privilégier le morcellement des terres agricoles afin de préserver les grands espaces ouverts en culture, notamment en bordure du chemin Royal.**
- → **Privilégier la conservation et le renforcement de la lisibilité du parcellaire, notamment en maintenant une distinction entre les secteurs habités et les grandes terres agricoles.**
- → **Favoriser le maintien et la préservation des bâtiments agricoles anciens, tels les granges-étables, les laiteries, les poulaillers, les porcheries, les fournils et les glacières.**
- → **Pour les nouveaux bâtiments agricoles, privilégier l'utilisation d'un volume (plan, forme de la toiture) rappelant celui des bâtiments agricoles anciens du milieu d'insertion.**
- → **Privilégier l'aménagement du sol de façon à atténuer les impacts visuels des équipements agricoles, comme les fosses à lisier et à fumier.**

BIBLIOGRAPHIE

CÔTÉ, Jacques. *St-François, Île d'Orléans*. Sainte-Foy, Éditions Saint-Yves, 1979, 117 p.

—

GENEST, Bernard. *Les artisans traditionnels de l'est du Québec*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1979, 391 p.

—

LAHOUD, Pierre. *L'île d'Orléans, pays de traditions*, Québec, Les Éditions GID, 2014, 208 p.

—

LÉGARÉ, Denyse, et Paul LABRECQUE. *Patrimoine religieux: Île d'Orléans, fertile en coups de cœur !*, Sainte-Famille, CLD de L'Île-d'Orléans, 2010, 24 p.

—

LESSARD, Michel, avec la collaboration de Pierre Lahoud. *L'île d'Orléans, aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1998, 416 p.

—

MRC DE L'ÎLE-D'ORLÉANS. *Plan de développement de la zone agricole (PDZA) de la MRC de l'Île-d'Orléans*, mai 2015, 75 p.

—

POIRIER, Jean. «La toponymie de l'île d'Orléans», dans *Les Cahiers de géographie du Québec*, vol. 6, no 12, 1962, p. 183-199.

—

Publié en 2018, et réédité en 2019, ce cahier de la série *Cahiers du patrimoine de l'île d'Orléans* est consacré à Saint-François, un caractère rural inaltéré. Il relate la multitude de trésors patrimoniaux que l'on peut y découvrir: maisons ancestrales, bâtiments d'architecture traditionnelle, contes et légendes, œuvres magistrales du patrimoine religieux, paysages spectaculaires et histoires de familles qui sont aux sources de l'Amérique française. Ce cahier du patrimoine orléanais, largement illustré, met ainsi en lumière différentes facettes de l'identité patrimoniale de cette municipalité de l'île, dans le but de la faire connaître et d'en promouvoir la conservation et la mise en valeur.

ILEDORLEANS.COM

MRC DE L'ÎLE D'ORLÉANS

Entente de développement culturel de la MRC de L'Île-d'Orléans

Québec